

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

DEUXIÈME ÉDITION DU FESTIVAL DE LA MUSIQUE ET DE LA CHANSON
KABYLES À BÉJAÏAUne clôture en apothéose
avec la diva Nouara

Le deuxième festival local de la musique et de la chanson kabyles s'est achevé en apothéose dans la soirée du mardi 8 décembre 2009 à la maison de la culture de Béjaïa avec la participation de la diva Nouara et le maestro Medjahed Hamid.

Une ambiance festive riche en couleurs où chant lyrique kabyle, poésie et conférences-débats ont rythmé les soirées des Béjaouis tout au long de la semaine allant du 3 au 8 décembre 2009. Le rideau de cette deuxième manifestation culturelle, dédiée cette année à la diva kabyle Nouara, et à un autre monument de la chanson, surnommé le rossignol kabyle, Allaoua Zerrouki, s'est levé par une prestation explosive de l'idole des jeunes de ces dernières années, Mohamed Allaoua.

L'auteur du fameux tube dédié à la gloire de la JSK *Avava cheikh*, dans une salle archicomble, a, durant son court passage de quelque vingt minutes à l'ouverture du festival, littéralement enflammé la scène. Durant la semaine, la même scène a été aussi investie par Hassiba Amrouche, Rabah Asma et Karim Tiziwa qui ont, tour à tour, subjugué l'assistance par leurs belles chansons répétées en chœur dans une ambiance délirante par leurs fans. La soirée de ce deuxième festival a été marquée par la remise des prix aux lauréats. «Il nous a été très difficile de départager les différents groupes en compétition au vu de leur bonne prestation et la qualité de leur production. La prestation de chaque troupe sur scène, l'esthétique, la voix, les textes et la musique ont été autant de paramètres pris en considération dans la désignation des lauréats», a expliqué le



Photos : DR

président du jury, Rachid Saouli, chef de l'Orchestre symphonique national.

Le groupe Mazel de Béjaïa dans le genre moderne a décroché le premier prix, suivi par le groupe Numidia, dans le même genre. Le 3^e prix a été décerné au groupe Taymet de Boumerdès, qui a présenté du folklore kabyle moderne. Les trois groupes lauréats vont participer au Festival national de la musique et de la chanson amazighes prévu à Tamanrasset du 19 au 25 décembre prochains et qui regroupera les quatre genres, chaoui, targui, mozabite et kabyle.

Les futurs lauréats au festival de Tamanrasset participeront à une tournée nationale qui sera prise en charge par le ministère de la Culture. Le gala de clôture qui a eu lieu en présence du wali de Béjaïa, Ali Bedrici, et des autorités locales, dans la soirée de mardi, a été animé par les deux monuments de la chanson kabyle, Nouara et Medjahed Hamid. Bien connu pour la singulari-

té de son registre musical et artistique avec toujours une musique douce et chaude, le maestro Medjahed Hamid a offert un récital inoubliable au nombreux public qui a eu le privilège de se procurer le fameux sésame pour assister au gala.

Nouara, qui revient à Béjaïa après une absence de plus de trois décennies, a gratifié l'assistance d'un florilège de ses meilleures chansons répétées en chœur par le public qui a replongé l'espace d'une soirée dans les années d'or de la diva kabyle. Dès l'entrée en scène de Nouara, une alchimie unique s'est produite entre elle et le public. Malgré son âge, 65 ans, Nouara semble être en superbe forme et prête à étancher la soif de ses fans. Elle aura réussi ainsi à tenir en haleine, durant plus d'une heure, une très forte assistance constituée de différents âges et lui offrir des moments magiques et mémorables. Dans des déclarations à chaud, le public conquis s'est dit ébloui par la prestation de la

diva Nouara.

«Elle a été magnifique. J'ai assisté à son gala à la salle Onamo d'Alger au début des années 1970. Je redécouvre, presque quarante années après, la même Nouara avec toujours sa voix d'or que le poids des ans n'a aucunement altérée, toujours aussi chaude et fascinante», se réjouissait un de ses fans à la sortie, tandis qu'une autre a trouvé le spectacle prodigieux. Nouara, très émue, a déclaré à la fin du spectacle : «C'est un festival merveilleux. J'espère que le public sera au rendez-vous à chaque édition pour découvrir encore d'autres artistes qu'on a tendance à oublier. C'est un devoir de mémoire. Il faut multiplier ce genre d'initiatives pour rendre hommage à nos artistes qui ont beaucoup donné pour notre culture en général et la chanson kabyle en particulier. La liste est très longue, je ne pourrais les citer tous.

Me concernant, cela me fait chaud au cœur d'apprendre qu'on ne m'a pas oubliée. C'est vrai que je ne suis pas venue chanter à Béjaïa depuis près de 35 ans, mais sachez que je me sens chez moi à travers toute la Kabylie. Je souhaite beaucoup de réussite à tous les jeunes artistes.

Je suis heureuse de constater qu'il y a beaucoup de gens qui travaillent pour notre culture.» Kamel Hamadi, l'une des figures emblématiques de la chanson kabyle et parrain du festival, a qualifié ce rendez-vous culturel de «réussite».

«Comme la première manifestation culturelle, cette deuxième édition a été aussi une grande réussite avec son propre cachet sur le plan artistique et scénographique. Nos jeunes ont du talent et peuvent à chaque fois relever le défi pour promouvoir, enrichir notre culture et la faire connaître au niveau mondial comme le fait si bien notre équipe nationale», a confié Kamel Hamadi.

Mohand Seghir Zerrouki, fils de Allaoua Zerrouki, nous a confié que c'est pour la première fois qu'il revient au pays de ses ancêtres, après une absence de 57 ans, juste pour assister à cet hommage sur invitation de Kamel Hamadi.

«J'ai quitté le pays à l'âge de 17 mois et c'est la première fois que je remets les pieds au pays. Je n'ai pas tellement connu mon père qui travaillait surtout la nuit. On se croisait très rarement durant le week-end mais j'étais petit.

N'étant pas de culture algérienne, cela me touche très profondément en apprenant que l'on pense toujours ici à mon père ; je n'ai jamais imaginé avant ce jour revenir au bled. J'ai appris aussi ici au pays que mon père était aussi un moudjahid, c'est un grand honneur pour moi de l'apprendre même si je savais que ma mère était morte les armes à la main pour mon pays. Désormais, je revendrai souvent», a souligné Mohand Seghir, le fils du rossignol de la chanson kabyle, Allaoua Zerrouki

A. Kersani

Soirée «katebienne» à
l'institut du monde arabe
à ParisDe notre bureau du Soir à Paris
Khedidja- Baba Ahmed

Un moment de grande émotion, une soirée intelligente qui est sortie des sentiers battus en évitant des hommages convenus : c'est le cadeau offert par Benamar Médiène, universitaire, ami et biographe de Yacine, aux nombreux citoyens algériens et français qui ont rempli l'auditorium de l'IMA. Des moments très forts. Durant près de trois heures, Kateb a habité l'auditorium de l'UMA grâce à l'excellent choix des textes qui intercalaient des extraits de la biographie de Benamar Médiène (Kateb Yacine, le cœur entre les dents) et des écrits de Yacine, et grâce aussi aux talents des comédiens choisis pour la lecture de ces textes : Sid-Ahmed Agoumi, Mariane Epin, Fettouma Ousliha et Mohamed Fellag qui ont magnifiquement servi les textes du romancier, poète, dramaturge et de son ami biographe. Très subtilement, faisant à peine allusion au climat malsain que fait régner actuellement en France le débat sur l'identité nationale, et sans l'air d'y toucher, Benamar Médiène explique en quoi Kateb Yacine est un géant : «C'est un poète visionnaire. Il a alimenté son œuvre d'expériences de la vie, pas dans un douar, une ville ou un pays mais sur le monde entier. Il n'a jamais cessé de proclamer cette utopie possible : à chacun le pays de l'autre. Parce que pour lui, l'identité est irréductible à quelque chose de figé et parce qu'elle participe de l'universel, de la vie, de la solidarité et de l'échange.» Cette patrie sans frontières de Kateb, cette patrie faite d'amour, de passion, de révolte contre la bêtise, contre l'obscurantisme et toute la «gandourie», c'est tout le combat de Yacine, l'hérétique, le maudit que l'on vilipendait encore et toujours jusqu'à la veille de sa mort (novembre 1989) sur les ondes de la Radio nationale qui donnait la parole à un mufti exigeant que le poète ne soit pas enterré dans son pays «en terre d'islam», et ce peu de temps après les révoltes d'Octobre 1988. La force des textes, tant de Benamar Médiène que les extraits de poèmes de Yacine, a permis de se retremper dans cette Algérie-là, celle des condamnations sans appel de l'intelligence et de se délecter du rappel de cette fameuse invention par Kateb de l'imaginaire nation Anafrasiq ou s'affrontent les ânes prolétaires contre les frères monuments du pouvoir. Kateb évoquant son amour fou pour sa cousine Zoulikha alors qu'il n'avait que 16 ans et qu'elle en avait 28 ; Kateb racontant sa mère lorsqu'elle perdit la raison en apprenant son arrestation par les forces coloniales en mai 45, les foules d'amis femmes et hommes venus à son enterrement, ce sont tous ces éléments de sa vie qui ont introduit, sous forme de vidéo, la soirée. Et dans ce document audio visuel, un autre grand écrivain, Mohamed Dib évoque, pour la première fois, Kateb Yacine qu'il a connu lorsqu'il avait 22 ans. Et avant de laisser libre cours aux textes qui ont fait le bonheur des participants et la réussite de cette soirée unique, Benamar Médiène, l'architecte de cette rencontre, explique en quoi le choix des quatre comédiens est symbolique : Mariane Epin a eu comme maître au conservatoire de Paris, Antoine Vitez qui a joué, en 1955/56 dans la pièce de Yacine *Le Cadavre encerclé*. Et c'est aussi une comédienne qui a obtenu le prix Gérard Philippe, un des premiers acteurs français à aider matériellement et symboliquement au montage de la pièce *Le Cadavre encerclé* interdite alors en France. Le choix de Fettouma grande et sublime interprète dans le film *Le Charbonnier* de son défunt époux Bouamari qui a «en quelque sorte ouvert la voie à une manière de filmer d'une grande force liée à la simplicité de l'écriture cinématographique» et qui au cours de cette soirée, comme l'a promis Benamar Médiène, a, par des chants du patrimoine, à capela, rejoint Taous Amrouche, une autre grande figure algérienne. Quant à Sid Ahmed Agoumi, «né et grandi dans la poussière des planches», il représente, selon Benamar Médiène, «l'une des plus belles figures de Lakhdar du Cadavre encerclé». «Je soupçonne (Agoumi) d'avoir une liaison avec Nedjma», poursuit encore le biographe de Yacine. Et enfin, nous ne pouvons nous empêcher de citer textuellement Benamar Médiène lorsqu'il expliqua pourquoi son choix a porté sur le comédien et humoriste Fellag : «On connaît Fellag comme quelqu'un qui transpose magnifiquement les rouages de la mécanique dans les subtilités de la langue française ou la langue algérienne et c'est à lui que les bricoleurs de carburateurs acquièrent une dignité et une épaisseur humaine : c'est là l'humanité extraordinaire de Fellag, qui développe à la fois de l'empathie et de la distance par rapport à ses personnages. Il nous restitue en fait une Algérie pathétique mais non désespérée». Et là aussi, sans de grands discours, Benamar Médiène répond à tous ceux qui sont tombés à bras raccourcis sur Fellag pour son dernier spectacle *Tous les Algériens sont des mécaniciens*.

K.-B.A.

TOURNÉE DU GROUPE AMÉRICAIN STUDENT LOAN

Le Far West débarque à Annaba

La tournée du groupe Student Loan en Algérie a débuté, mercredi dernier par Annaba, avec un concert qui a ravi les spectateurs du théâtre régional Azzeddine-Medjoubi. Un spectacle de 45 minutes qui nous a emmenés loin au cœur du Far West : ambiance de western accentuée par la réaction spontanée et chaleureuse du public, traduite par des applaudissements, sifflements et les fameux cris «lh ha» typiques aux réjouissances américaines données en l'honneur du country. Le public annabi n'a pas caché son admiration pour ce groupe talentueux et pour le bluegrass, ce style musical dévié du country et joué avec des instruments à cordes acoustiques.

Les chansons du groupe tanguaient entre bluegrass traditionnel et moderne, traitant des thèmes variés, telle la chanson *Jean Hari* de Bill Monroe, le père du bluegrass, où le verbe triste est paradoxalement emmené par un rythme joyeux. Citons aussi la chanson de Liz Chibucos, guitariste et violoniste du groupe, qui dit tout l'amour qu'elle porte à son chien ; une autre qui



évoque les nuits blanches ou encore la chanson *Moustache justice* écrite par Mark Gerolami, compositeur inspiré par son ami, policier de son état. Ces thèmes, noyés dans le bluegrass, donnaient d'exquises mélodies, pour le plus grand plaisir des amoureux du rythme. Dans l'après-midi, les étudiants de l'école de musique du Palais de la culture ont eu droit à un «master-class» donné par les membres du groupe qui ont livré d'amples explications

sur l'origine et les caractéristiques du bluegrass. Ils ont longuement parlé de ses intonations et sonorités et des instruments utilisés. Intéressés, les étudiants questionnaient sans cesse les musiciens professionnels et un échange fécond s'est instauré entre Algériens et Américains. Les membres du groupe ont exprimé toute leur joie d'écouter notre musique traditionnelle jouée par les étudiants bônois. Ils découvraient

un nouveau style musical, un nouveau pays, de nouveaux talents : «Le rêve devient réalité», a dit la guitariste et violoniste du groupe. Rappelons que ce groupe a été fondé en 2005, avec Liz Chibucos à la guitare et au violon, Mark Gerolami au banjo, Chad Kimbler à la mandoline et Julio Appling à la contrebasse. Ils ont tous débuté très jeunes dans la musique (5 et 6 ans) et se sont rencontrés dans un institut.

Student Loan signifie «Prêt pour étudiants». Ce nom est lié à une situation que vivent plus d'un américain. Il est connu que les études universitaires coûtent cher aux Etats-Unis et que certains étudiants ont recours à des prêts pour payer leurs études. A la fin du cycle, ils se retrouvent étranglés de dettes. Enfin, dernier et non moins important point fort de ce groupe : ses membres viennent de plusieurs Etats ; ils apportent ainsi leur expérience musicale propre et un style particulier à leurs régions. C'est ce qui donne à leur groupe richesse et diversité.

Amira Farah